

---

## Études littéraires africaines

### À propos de... la gauche identitaire

Pierre Halen



---

Number 50, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1076036ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1076036ar>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

#### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this document

Halen, P. (2020). À propos de... la gauche identitaire. *Études littéraires africaines*, (50), 141–148. <https://doi.org/10.7202/1076036ar>

## **À PROPOS DE...**

### **LA GAUCHE IDENTITAIRE**

Cette rubrique « À propos de... » est consacrée à la mise en exergue de travaux particulièrement remarquables, ou encore au débat dans l'actualité critique. Elle a rarement porté sur un objet plus sensible et il n'a d'ailleurs pas été évident, pour ce n°50, d'en adopter le thème, comme il n'a pas été simple d'en composer les contenus. Plusieurs collaborateurs potentiellement intéressés ont en effet fini par se récuser : trop « délicat », et même trop « dangereux », m'a écrit l'un d'eux. Non sans motif, comme on le comprendra ci-dessous, puisqu'il sera notamment question de la censure que pourrait imposer un « nouvel ordre moral » : c'est elle qui s'exerce effectivement, sous la forme d'auto-censure, dans l'expression de ces réticences. Heureusement, nous n'éprouvons pas tous pareillement un tel « danger » : ce qui est en jeu n'est après tout qu'un concept et – à ce jour et pour beaucoup d'entre nous – nous bénéficions (encore ?) d'une assez large liberté académique. En revanche, nous éprouvons tous, à y réfléchir un tant soit peu, le sentiment que l'affaire est « délicate » autant qu'importante : outre son horizon sociétal général, elle concerne en effet directement l'orientation politique et morale de beaucoup de nos propres travaux scientifiques, à commencer par ceux que publie une revue comme les *Études littéraires africaines*. Les dernières livraisons (n°47, 48 et 49) comportaient ainsi, respectivement, 98, 40 et 63 mentions du mot *identité* ; 44, 24 et 10 mentions du mot *identitaire*. C'est assurément beaucoup, et cela suggère assez que ces deux mots sont devenus un peu plus que des clichés lassants : des thèmes quasiment obligés, voire des façons de penser pour un certain nombre d'entre nous, à moins qu'il ne s'agisse seulement de manières de se présenter sur un marché académique qui est aussi un marché social.

Si la question est « délicate », c'est aussi parce qu'elle concerne des débats où sont en jeu des valeurs auxquelles nous souscrivons : la tolérance, le droit des minorités, la liberté de croyance et de culte, la liberté d'expression ou encore le respect à l'égard de cultures différentes, la protection des plus faibles et l'émancipation des dominés, le vivre-ensemble aussi heureux que possible de toutes les composantes d'une société, ou encore, bien sûr, l'égalité. Toutes ces valeurs ne sont malheureusement pas toujours compatibles ou à mettre sur un même pied : c'est le problème, singulièrement lorsque l'indispensable défense

de la liberté d'expression se heurte de manière dramatique à la non moins impérative obligation du respect des sensibilités des uns ou des autres. Il n'empêche : à ces valeurs, nous adhérons en général globalement et sans penser qu'il faudrait les hiérarchiser, ou en laissant à d'autres, dans le champ social, la responsabilité de cette hiérarchisation, ou encore en reportant cette question « délicate » à plus tard. En attendant, nous nous pensons progressistes. S'agissant d'étudier les littératures dites « du Sud », et si postcoloniaux que nous voulions être, nous sommes bien les héritiers d'un courant spécifique de la critique littéraire coloniale qui exigeait, non pas tant qu'on dise du bien de la colonisation, mais plutôt que l'on dise du bien des colonies, à commencer par leurs populations : prémoderne à cet égard, peut-être influencée par le néothomisme, du moins dans les milieux catholiques de l'entre-deux-guerres, cette critique de l'ère coloniale pensait la valeur d'une œuvre en fonction de la triade du Bien, du Vrai et du Beau <sup>1</sup>. Ne pouvait être appréciable esthétiquement, selon elle, que ce qui, à la fois, représentait « vraiment » le réel, à rebours des tentations d'un certain exotisme, et ce qui encourageait les hommes – lecteurs et personnages – à devenir meilleurs. La génération du tiers-mondisme, tout en se fondant sur la critique d'un colonialisme révolu, n'a pas dévié de cette ligne, au contraire. En sommes-nous aujourd'hui si éloignés ? Non pas, me semble-t-il, car le « postcolonialisme » a plutôt renforcé cet héritage. Certes, depuis la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle, les œuvres littéraires labellisées « Sud » se sont en partie autonomisées par rapport au champ socio-politique, mais en partie seulement : la valorisation *a priori* des « identités culturelles » (et des variantes de ce thème concernant les langues, les coutumes, les croyances, les mémoires...) de tous les groupes susceptibles d'être représentés comme « dominés » fait bien partie des conditions de possibilité de la production comme de la réception littéraires dans nos domaines.

« Délicate », l'affaire l'est surtout parce que s'expriment dans ces débats des prises de positions radicalisées qui ne sont pas que des positions morales ou politiques argumentant dans le cadre d'intéressantes controverses intellectuelles ou érudites. À terme, ces discours ne peuvent pas seulement empêcher qu'un enseignant choisisse telle œuvre pour la faire figurer au programme de son cours, ou telle manière d'en traiter, qui heurteraient une sensibilité dans son auditoire. Ils peuvent

---

<sup>1</sup> Par exemple : « Le rôle de la littérature pure est de faire aimer son sujet, de faire comprendre à l'auditeur ou au lecteur que le sujet est une mine profonde et abondante de jouissances esthétiques » – JADOT (Joseph-Marie), *Blancs et Noirs au Congo belge*. Bruxelles : Éd. de la Revue Sincère, 1929, p. 253-257 ; nous soulignons ; voir l'ensemble de la discussion dans ces pages.

aussi engager une violence d'État, déclencher une révolte protestataire, susciter des vocations extrémistes, inciter à des meurtres barbares et encourager une certaine jeunesse à partir, joyeuse de pouvoir donner un sens à son existence et même à sa mort, vers des fronts guerriers proches ou lointains. Bref, on ne peut faire autrement que de reprendre un titre célèbre d'Amin Maalouf : ces « identités » sont effectivement « meurtrières »<sup>2</sup>. Cependant, comment les penser à notre niveau, dans nos propres pratiques, nos orientations thématiques, notre vocabulaire même, nous qui serions bien horrifiés à l'idée d'avoir du sang sur les mains ?

Les réflexions et notes de lecture rassemblées ici à propos des enjeux liés aux « identités » aujourd'hui devrait nous aider à répondre à cette question. Nous avons cependant écarté d'emblée la solution de facilité journalistique qui aurait consisté à juxtaposer, sur deux colonnes, un avis pour et un avis contre telle proposition, et à laisser ensuite au lecteur le soin de se débrouiller. Nous avons plutôt confié à chacun de nos contributeurs la responsabilité de dégager son propre chemin dans ce qui apparaît vite comme un maquis assez touffu. Ces contributions, indépendantes les unes des autres, ne visent pas à défendre quelque thèse commune, d'autant moins qu'elles se basent sur des ouvrages assez divers bien que thématiquement proches. Sans s'être concertées, elles paraissent néanmoins converger vers la question de savoir si une raison commune – l'Universel comme espérance dont il sera question plus loin – peut, ou même doit, en droit, prévaloir sur un motif particulier, serait-ce celui d'un groupe social susceptible de porter l'étiquette de minoritaire ou de dominé, et quand bien même celui-ci utiliserait son « identité » comme un blanc-seing<sup>3</sup>.

C'est, me semble-t-il, la question à laquelle entendait répondre par l'affirmative, il y a quelques mois, l'essai de Caroline Fourest : *Génération offensée*<sup>4</sup>. Reprenant en France une question qui se posait en Amérique du Nord, ce petit livre avait le mérite de mettre les pieds dans le plat, et l'on comprend qu'il ait dérangé. En somme, il discernait une

---

<sup>2</sup> MAALOUF (Amin), *Les Identités meurtrières*. Paris : Grasset, 1998, 212 p.

<sup>3</sup> Elles convergent aussi vers un autre point, qui occupe une place centrale par ailleurs dans la réflexion d'Amin Maalouf (*Le Naufrage des civilisations*. Paris : Grasset, 2019 ; coll. Le Livre de Poche, n°35957, 2020, 376 p.) : le soupçon qu'un certain usage des « nouveaux médias » pourrait avoir fortement contribué à l'exacerbation des incompréhensions et des radicalités, donc à « l'archaïque » dont il sera question plus loin.

<sup>4</sup> FUREST (Caroline), *Génération offensée : de la police de la culture à la police de la pensée*. Paris : Bernard Grasset, 2020, 162 p.

contradiction entre deux discours, tous deux situables, aujourd'hui du moins, à gauche de l'éventail politique.

D'une part, une gauche « universaliste », héritière des Lumières, qu'on pourrait dire radicalement égalitariste, et dont les combats sont à la fois matériels, juridiques et citoyens ; on la trouve entre autres dans la tradition « républicaine » qui, à la même époque du triomphe d'un certain positivisme bourgeois et « progressiste », et dans le même élan, imposait l'école obligatoire et injectait dans l'entreprise coloniale la « mission civilisatrice » ; mais, plus tard, la même gauche « universaliste » a inspiré aussi, et au nom des mêmes valeurs, le combat pour l'émancipation et la décolonisation, quitte à sacrifier alors, pour ce faire, le concept de civilisation sur l'autel des cultures : il fallait dénoncer la « mission civilisatrice » et exalter les différences.

D'autre part, on trouve une gauche « identitaire », héritière quant à elle du relativisme culturel de l'entre-deux-guerres aussi bien que de la sensibilité « indigéniste » et anti-assimilationniste d'une autre partie du discours colonial, celle qui entendait étudier, protéger et valoriser les langues, les coutumes et les pratiques artistiques autochtones, et à laquelle le mot « nègre » a beaucoup servi de drapeau (art nègre, négritude, etc.). Cette mouvance discursive a trouvé à s'exprimer plus haut et plus fort à l'époque de l'immédiate après-guerre, lorsque l'anticolonialisme a ajouté à sa revendication d'égalité juridique et matérielle une attaque frontale contre les idées d'universel et de civilisation au singulier, au bénéfice des notions de différences et de cultures au pluriel. Pendant longtemps, cet ajout n'a pas été perçu comme l'introduction d'une contradiction majeure, et l'on a même complètement oublié les affinités que la défense des identités culturelles présentait, historiquement, avec toute une tradition de la pensée conservatrice, nationaliste, voire raciste <sup>5</sup>. Si l'on ne s'en est pas soucié à cette époque, c'est sans doute parce que l'on estimait qu'il fallait alors faire flèche de tout bois contre un ennemi – le colonialisme – jugé bien plus haïssable et un danger bien plus grand que celui que pouvaient constituer les quelques défenseurs de valeurs conservatrices ou même rétrogrades qui ne représentaient pas grand-chose et dont on pourrait toujours s'occuper plus tard <sup>6</sup>. On avait également le sentiment que le respect,

<sup>5</sup> Comme le rappelle, en témoin lucide de son temps, A. Maalouf (*Le Naufrage des civilisations*, *op. cit.*, p. 250). Pour poser la question dans le domaine africain, voir par exemple : OUATTARA (Bourahima), « Senghor, lecteur de Barrès », *Études de lettres* [En ligne], 2/2017 : <http://journals.openedition.org/edl/1062> (mis en ligne le 15-09-2019 ; c. le 15-12-2021).

<sup>6</sup> Amin Maalouf rappelait récemment comment le Président Nasser, alors héros et héraut mondial de l'anticolonialisme progressiste, arrivait à faire s'esclaffer un

voire la mise en avant des « identités culturelles » se justifiaient par le même principe d'égalité qu'on exigeait à bon droit de voir appliqué aux salaires et aux statuts. Plus tard, dans les sociétés ex-métropolitaines modifiées par les immigrations, la défense des spécificités culturelles a été perçue comme une « bonne pratique » d'apaisement, de type multiculturaliste, bien adaptée à la gestion des mégalofoles occidentales (en dépit des protestations de groupes qui, en se qualifiant eux-mêmes non sans motifs d'« indigènes de la République », dénonçaient la continuité historique qu'on ne voulait pas voir).

Répondant à ces questions de manière aussi lucide que courageuse, la réflexion construite par la philosophe tunisienne Hélé Béji, dès la fin du xx<sup>e</sup> siècle, avait alors pour contexte immédiat la « décennie noire » que connaissait le pays voisin, l'Algérie, une décennie qui a mérité, plus que d'autres conflits armés nationaux, l'appellation de guerre « civile », parce que c'est bien la « civilité » (au sens latin d'appartenance à la Cité) qui était en jeu. Le titre de cet essai publié en 1997, *L'Imposture culturelle*<sup>7</sup>, condensait avec clarté une analyse qui faisait apparaître l'embrouillamini résultant, d'un point de vue démocratique, de la survalorisation des cultures, depuis un demi-siècle, par le discours progressiste. Leur simple valorisation n'était cependant pas en cause dans cette analyse, et bien entendu pas davantage leur valeur ; au contraire, elles apparaissaient nécessaires, non pas, certes, dans le rôle de cloisons pour isoler des spécificités incompatibles, mais au contraire dans celui de ponts jetés entre les hommes. Éléments de leur *conversation* (un concept choisi en référence au siècle des Lumières pour désigner tous les échanges, pacifiques bien sûr), aliments des repas que ceux-ci peuvent prendre en commun, les cultures étaient aussi conçues, dans cet essai, comme des langages particulièrement favorables à produire la *douceur*, concept qui y désignait concrètement l'art de vivre à la fois localement et en accord avec la *civilisation* humaine. Non sans provocation à l'égard de ceux qui, au nom de la priorité accordée à la lutte anticoloniale, avaient autrefois contesté qu'on puisse encore jamais utiliser cette notion de civilisation au singulier, Hélé Béji disait l'urgence d'y revenir, pour pouvoir fonder à nouveau des valeurs opposables, non aux « identités » en elles-mêmes,

---

amphithéâtre universitaire nombreux à l'Université du Caire en évoquant la demande, que lui avaient exprimée les Frères musulmans, d'imposer le voile à toutes les femmes dans l'espace public : on en rit moins aujourd'hui (étant entendu que ce n'est pas le voile lui-même qui est en cause, ici, mais bien l'obligation de le porter) – cf. MAALOUF (Amin), *Le Naufrage des civilisations*, *op. cit.*, p. 124-125.

<sup>7</sup> BÉJI (Hélé), *L'Imposture culturelle*. Paris : Stock, 1997, 164 p. En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3407212m/f5.item> (mis en ligne le 06-01-2019 ; c. le 25-01-2021).

mais à des revendications particularistes qui, en attendant de se montrer sous un aspect hégémonique, tendent à se soustraire au droit commun comme à l'idée de valeurs universelles qui leur seraient opposables. Aux « fiertés culturelles », Hélé Béji accordait la valeur de consolations sans doute propices (dans un contexte où le progrès vers plus de liberté et plus d'accès aux biens matériels semblait compromis), mais illusoire. De quoi fallait-il faire son deuil, cependant, sinon des espoirs suscités par la décolonisation mais déçus ensuite par leur détournement au profit, notamment, de régimes autoritaires, et parfois de tyrannies inamovibles, parfaitement compatibles avec la corruption, la misère matérielle et, entre autres compensations consolatoires, avec l'exaltation de l'« authenticité » et avec les replis du fondamentalisme religieux ? *L'Imposture culturelle* poursuivait ainsi la réflexion inaugurée en 1982 avec *Désenchantement national : essai sur la décolonisation*<sup>8</sup>, et précédait *Nous, décolonisés* (2008). Dans ce dernier titre, il n'est pas inutile de faire remarquer que ce « nous » est tout le contraire des énonciations « en tant que », qui sont souvent l'expression clivante d'une prise de parole au nom d'un groupe particulier, ayant en quelque sorte sa raison propre ; c'est au contraire le « nous » inclusif de sociétés qui doivent affronter, au Nord aussi bien qu'au Sud – les deux hémisphères étant désormais aux prises avec certaines retombées identiques de la même décolonisation –, le retour de « l'archaïque », ce que Maalouf appelle pour sa part « l'épais nuage d'obscurantisme et de régression »<sup>9</sup>. Cet archaïque apparaît désormais « comme le fond d'être de l'homme moderne, figure déracinée dans le temps et écartelée dans l'espace », parce que « notre horizon culturel, qui s'est considérablement élargi et peut atteindre aux confins du monde, s'est en fait rétréci au point de ne plus pouvoir nous offrir un idéal de l'humain où nous puissions nous reconnaître et nous retrouver »<sup>10</sup>.

On le voit, cette opposition entre une gauche universaliste et une gauche identitaire ne date pas d'hier. Elle semble bien remonter, sous la forme d'une contradiction historique, aux philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme on le verra ci-dessous. Cette opposition s'est exprimée ensuite tout au long de l'ère coloniale, elle s'est reconfigurée dans l'anti-colonialisme de l'après-guerre et elle caractérise encore la tendance à vouloir retrouver aujourd'hui un « idéal de l'humain », au sin-

<sup>8</sup> BÉJI (Hélé), *Désenchantement national : essai sur la décolonisation*. Paris : François Maspéro, coll. Cahiers libres, n°368, 1982, 154 p. ; Id., *Nous, décolonisés*. Paris : Arléa, 2008, 235 p.

<sup>9</sup> MAALOUF (A.), *Le Naufrage des civilisations*, op. cit., p. 253.

<sup>10</sup> BÉJI (H.), *L'Imposture culturelle*, op. cit., p. 16 à 18.

gulier. Cet usage militant du singulier grammatical, après tant de valorisations du pluriel, de la pluralité, de la divers(al)ité, des différences, etc. correspond au développement, en divers lieux du discours, du champ lexical « commun / *common* » dont le domaine d'application va de l'écologie à la « science ouverte », en passant par l'accès libre à la documentation, entre autres domaines concrets. Il est dès lors logique que, dans le domaine du politique, les admonestations adressées à la gauche démocratique pour qu'elle se refonde sur du « commun » se fassent entendre. *Génération offensée* se situe ainsi dans le sillage du politologue états-unien Mark Lilla, dont un essai a paru en France sous le titre *La Gauche identitaire*, et en Italie sous le titre sans doute encore plus clair de *L'identità non è di sinistra*<sup>11</sup> ; l'ouvrage a paru aussi en espagnol, en polonais et en japonais : c'est dire que l'enjeu n'est pas seulement « américain »<sup>12</sup>, mais global. Les États-Unis semblent plutôt le laboratoire où s'observent les contradictions du temps, et singulièrement la même inquiétude démocratique : non seulement nous serions sous la menace d'une « dictature » ou de la « tyrannie » des « identités » (contre les excès desquelles il faudrait donc se prémunir), mais il faut aller plus loin puisque ces « identités » sont en quelque sorte par nature liées à la pensée conservatrice. À cet égard, il n'est pas inutile de rappeler qu'il ne faut pas seulement faire le lien avec la tradition du nationalisme en Europe, laquelle produit aujourd'hui des groupes qui se qualifient eux-mêmes d'« identitaires », qui ont pignon sur rue dans *Wikipedia*<sup>13</sup>, mais aussi avec ce qui se passe ailleurs, par exemple en Turquie, où les théories postcoloniales ont été mises sans difficulté au service de l'islamisme conservateur : « Les intellectuels islamistes se sont engouffrés dans la brèche structurelle que leur a offerte le virage postmoderne de la pensée occidentale, par lequel la culpabilité coloniale européenne a érigé même sans aucun fondement des revendications d'authenticité non occidentales au rang d'options légitimes »<sup>14</sup>. Ces « identités » sont même fondamentalement « contre

<sup>11</sup> LILLA (Mark), *The Once and Future Liberal : after Identity Politics*. New York : Harper, 2017, IX-141 p. ; *La Gauche identitaire : l'Amérique en miettes*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuelle et Philippe Aronson. Paris : Stock, 2018, 150 p. ; *L'identità non è di sinistra : oltre l'antipolitica*. Traduzione di Mattia Ferraresi. Venezia : Marsilio, coll. Ancora, 2018, 137 p.

<sup>12</sup> Comme le suggère le sous-titre en français : *L'Amérique en miettes*, qui n'est pas très heureux ; ou comme l'exprimait naguère, à sa manière, le titre du best-seller de Chimamanda Ngozi Adichie : *Americanah : roman*. – Traduit de l'anglais (Nigeria) par Anne Damour. [Paris] : Gallimard, coll. Du monde entier, 2014, 522 p.

<sup>13</sup> Cf. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Les\\_Identitaires](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Identitaires) (c. le 06-01-2021).

<sup>14</sup> BILICI (Mücahit), « La chute des intellectuels islamistes », *Courrier international*, n°1556, 27 août – 2 septembre 2020, p. 25.

l'émancipation »<sup>15</sup> : il y a de quoi au moins poser question aux études de littérature africaine, domaine où le concept d'identité semble toujours utilisé en pensant au contraire qu'il serait émancipateur.

On trouvera ci-dessous, successivement, une réflexion menée à propos de la notion d'Universel par Laurent Husson lisant *Génération offensée*, puis relisant *L'Imposture culturelle*. Françoise Chenet évoque ensuite *La Dictature des identités* de Laurent Dubreuil<sup>16</sup>, qui concerne en particulier les milieux universitaires aux États-Unis. Ensuite, Maéline Le Lay s'intéresse à l'ouvrage récemment consacré par Antoine Lilti à cet ambivalent *Héritage des Lumières*<sup>17</sup> auquel tout semble remonter. Synthèse, conclusion provisoire ou ouverture, notamment vers la question du religieux aujourd'hui, la contribution d'Hélé Béji s'intéresse aussi à la relation entre modernité et barbarie, les défenseurs d'un progrès humain par trop détaché de sa portée civilisationnelle commune n'ayant pas réussi à en éviter « la faillite », au moins partielle, et en tout cas n'ayant pas réussi à en pallier les « faiblesses ».

Pierre HALEN

**La « génération offensée » prise dans « l'imposture culturelle » :  
à propos de *Génération offensée* de Caroline Fourest<sup>18</sup>  
et de *L'Imposture culturelle* d'Hélé Béji<sup>19</sup>**

La « génération offensée », objet du dernier livre éponyme de Caroline Fourest, désigne l'ensemble des mouvements revendiquant, dans une perspective émancipatrice ou libératrice, la reconnaissance et le respect de la diversité des cultures ou des « identités », et se réclamant d'une position de minorité ou de dominé. L'auteure y décrit le développement d'une nouvelle orientation de pensée et d'action militante fondée sur la revendication

<sup>15</sup> DUBREUIL (Laurent), PASQUIER (Renaud), « Les identités, contre l'émancipation : [entretien] Sur *La dictature des identités* », *Nouvelle Revue française*, n°637, 4 juillet 2019, p. 97-106 ; cf. BEAUD (Stéphane), NOIRIEL (Gérard), « Impasses des politiques identitaires », *Le Monde diplomatique*, janvier 2021, p. 3. En ligne : <https://www.monde-diplomatique.fr/2021/01/BEAUD/62661> (c. le 26-12-2020).

<sup>16</sup> DUBREUIL (Laurent), *La Dictature des identités*. Paris : Gallimard, coll. Le Débat, 2019, 124 p.

<sup>17</sup> LILTI (Antoine), *L'Héritage des Lumières : ambivalences de la modernité*. Paris : Seuil ; Gallimard ; EHESS, coll. Hautes Études, 2019, 416 p.

<sup>18</sup> FOUREST (Caroline), *Génération offensée : de la police de la culture à la police de la pensée*. Paris : Bernard Grasset, 2020, 162 p.

<sup>19</sup> BÉJI (Hélé), *L'Imposture culturelle*. Paris : Stock, 1997, 164 p.